Les Seuils de Kafka

MICHAËL DE SAINT CHÉRON

Dans l'immensité du champ kafkaïen depuis un siècle, peut-il manquer quelque chose qui n'ait pas été dit ? Que Carlos Lobo, Jacqueline Bergeron et Jiang Dandan soient ici particulièrement remerciés. Il y a dans l'œuvre de Franz Kafka la présence en filigrane du nouveau monde avec *Amerika*, et celle, presque oppressante, de la Chine avec son récit « En construisant la muraille de Chine » dont « Le Messager impérial » qui nous fascine et nous interroge toujours autant, constitue l'acumen... Dans cette somme paradigmatique qu'est l'œuvre de Kafka, il a bien sûr introduit le Juif mais aussi l'Arabe, le *yiddishland* ou la *yiddishkeit*, mais aussi les animaux qui ont une telle importance dans les dernières années de sa vie, avec *Joséphine, la cantatrice ou le peuple des souris, Le Terrier, Recherches d'un chien, Rapport à une académie*... « Ce monde hideux et bouleversant où les taupes elles-mêmes se mêlent d'espérer » dira Camus [1].

Voici trente ans cette année, deux grands pays ont été au seuil ou plutôt à la croisée des chemins de leur destin. On pourrait dire : un pays continent et tout un continent. La Chine et toute l'Europe de l'Est, depuis Berlin jusqu'à Moscou. En fait deux années diamétralement opposées. D'un côté une *annus mirabilis* sur ce continent, depuis Berlin jusqu'à Prague et Budapest. De l'autre, une *annus horribilis*. Pourtant des deux côtés du monde, à Pékin et à Berlin, ce sont des foules de jeunes, d'étudiants, de travailleurs, qui demandaient la démocratie. Si Helmut Kohl eut gain de cause pour l'ouverture du mur, suivie moins d'un an plus tard par la réunification de l'Allemagne après

1. Albert CAMUS, « L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka » in *Le Mythe de Sisyphe. Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 211.

d'âpres discussions avec Gorbatchev, aidé par le Président Bush, les Français puis les Britanniques, en Chine c'est la ligne la plus dure, extrême, qui gagna. Zhao Zhiang, Secrétaire général du PCC, fut démis de ses fonctions après être venu parler aux étudiants autour du 1er juin, et ce sont Deng Xiaoping et Li Peng qui eurent raison de la plus grande manifestation en Chine pour la démocratie, avec l'occupation de la place Tian An Men en mai 1989, jusqu'à la sanglante répression du 4 juin. Au lieu de cela, la nuit prédestinée du 9 novembre connut l'ouverture du mur de la honte à Berlin, avant l'effondrement de l'Allemagne communiste.

Puisqu'il faut toujours proposer un plan même dans l'inachevé, même dans l'incertitude radicale que nous vivons, dans ma première partie, qui est à vrai dire un prologue, j'évoquerai la parabole *En construisant la muraille de Chine*, qui me poursuit depuis longtemps. Dans la partie centrale de mon propos et peut-être déjà sa conclusion, je voudrais parler surtout de deux apophtegmes hallucinatoires de Kafka, *Devant la Loi*[2] et *Le Cavalier du seau*. On peut bien sûr s'interroger sur sa faculté à avoir écrit un roman nommé *Amerika* sans avoir mis les pieds en Amérique du Nord – ni du Sud d'ailleurs – et bien sûr d'avoir écrit cet ensemble de fragments sur la muraille de Chine.

À partir de trois récits, nous tenterons de comprendre la notion de seuil. Il s'agit de : *Devant la Loi, Le Cavalier du seau, La Muraille de Chine.*

Il y a d'abord l'infini mystère que Kafka révèle : la Loi dans son essence politique aussi bien que philosophique nous est, quand nous ne sommes pas initiés, à jamais fermée, voire incompréhensible. Puis la parabole du charbon est là pour nous faire comprendre que nous tous qui sommes installés dans la vie, nos métiers, nos pays riches, si souvent, nous refusons nos surplus inutilisés, nos restes, pour venir en aide aux pauvres. Le troisième texte, le plus long, *La Muraille de Chine*, est peut-être une allégorie de la fermeture des frontières d'un grand pays, à la fois aux migrants et à la démocratie. Reste pourtant l'ultime et ineffable parabole du *Messager impérial*, qui porte elle aussi à une assomption, une anabase (qui peut finir en catabase).

À travers ces trois courts textes, Kafka nous fait approcher au plus près de la notion de seuil. À propos de *Devant la Loi*, que Carlos Lobo interroge

2. Nous reprenons ici la graphie adoptée par Jean-Pierre Lefebvre dans sa nouvelle édition des Œuvres Complètes I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 463.

lui aussi avec force dans son texte « La loi du seuil [3] », voici ce que le juriste et philosophe Carl Schmitt écrivait :

> Il y a des peuples qui, sans terre, sans État, sans Église, n'existent que par la « Loi » ; pour eux, la pensée normative semble la seule pensée du droit qui soit raisonnable, et tout autre mode de pensée juridique leur apparaît incompréhensible, mystique, fantastique ou ridicule [4].

Nous sommes toujours au seuil de quelque chose d'imprévu, d'inimaginable, d'effrayant parfois mais toujours fascinant, avec l'écrivain qui a si puissamment imaginé, vécu, annoncé, l'âge non pas de la folie du monde, car les hommes ont toujours été fous et criminels, et dans notre cas je dis bien les hommes au sens des mâles, des hommes et non des femmes, beaucoup moins touchées que nous par la folie, le sang, la violence, la perversité, mais l'âge de l'absurdité du monde etc. . . Il est vrai que dans *Le Procès* ou *Le Château*, des jeunes filles perverses ou vicieuses existent, mais la folie humaine a de tout temps été bien plus l'œuvre des hommes que des femmes.

Au seuil de la Bible, ce n'est pas une femme mais un homme qui tue son frère, commettant ainsi le premier meurtre de l'histoire humaine, de l'histoire écrite. Au seuil de la Loi, la parabole de Kafka, l'homme de la campagne attend désespérément qu'elle s'ouvre à lui et il meurt d'attendre. Au seuil d'un Palais de justice et d'un tribunal fictifs, Joseph K. finira assassiné, suite à un jugement qui n'a jamais eu lieu, face à des juges qu'il n'a jamais rencontrés et un avocat impuissant ou pire, du côté de l'accusation. Au seuil du château, K. demeura jusqu'au bout, comme Karl qui s'embarqua dans un train perdu au milieu des Rocheuses américaines dans *Amerika*. . . Ce train est parti du « Grand théâtre d'Oklahoma », à l'entrée duquel se lisait l'affiche avec un grand « *Willkommen*! (bienvenue) » inscrit dessus. Sauf que ce *Willkommen* soudain se rompt, corrompu par une autre inscription : « Malheur à qui ne nous croit pas ! En route pour Clayton ! » On sent déjà ici tout ce qu'a de fascisant, de totalitaire aussi, ce genre de slogan. Dans les dernières pages du roman, le train n'arrive jamais à destination. Remarquons, qu'une seule fois, Kafka a quasiment achevé l'un de ses trois romans, *Le Procès*, avec l'exécution de ce pauvre Joseph K.

3. Carlos Lobo, « La loi du seuil », in Jacqueline Bergeron, Marc Cheymol (dir), *D'un seuil à l'autre, approches plurielles, rencontres, témoignages*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2017, p. 45-62.

4. Carl Schmitt, *La Notion du politique : Théorie du partisan* (1932), Paris, Flammarion, « Champs », 1999, traduction de l'allemand par Jean-Louis Schlegel, p. 96.

Avant d'aborder nos trois textes, j'évoquerai rapidement une poétesse chinoise assassinée en 1969 et un chamane sibérien arrêté tout récemment.

Lin Zhao fut une poétesse, une héroïne et finalement une martyre de la liberté, assassinée à 36 ans dans la maison d'arrêt n°1 de Shanghai, en pleine Révolution culturelle, le 29 avril 1968. Liu Xiaobo (1955-2017), lui aussi poète, a reçu le prix Nobel de la paix en 2010, alors qu'il est une nouvelle fois emprisonné au seul motif d'être l'auteur principal de la Charte 08, publiée au moment des Jeux Olympiques de Pékin. Il ne fut libéré que pour mourir de son cancer à l'extérieur des barreaux de sa prison, le 13 juillet 2017.

Rappelons les premières lignes de la Charte 08, du 10 décembre 2008 : « Cette année est celle du centenaire de la constitution chinoise, elle est également le soixantième anniversaire de la déclaration universelle des droits de l'homme, le trentième anniversaire de l'apparition du « Mur de la démocratie » et le dixième anniversaire de la signature par la Chine du Pacte international des droits civiques et politiques des Nations Unies. »

Dans un hommage que Liu rendit à sa devancière Lin Zhao, hommage qui venait du tréfonds de la désespérance, il écrivait :

> Tu es presque la seule noblesse de la Chine contemporaine. Tu contemples ce monde d'un regard froid, plus absurde encore qu'un roman de Kafka : tandis que l'on lève un verre à la gloire du centième anniversaire de la fondation de l'université de Pékin [*Béda,* en chinois] dans la clameur de l'édifice d'une université de premier ordre et de rang international, tu éclates d'un rire glacial [5].

Staline, dès les années 1930, s'acharna sur les Koulaks, qu'il extermina par millions, puis sur les poètes, les écrivains et très peu de temps avant sa mort sur les médecins juifs, que celle-ci sauva. Tous les systèmes policiers du monde ont rendu l'œuvre de Kafka universelle.

Par ailleurs, on a appris le 19 septembre, qu'un chamane sibérien qui voulait exorciser le « démon » qui habite Poutine, parti à pied de son village au fond de la Sibérie orientale, fut arrêté sur une autoroute proche du lac Baïkal par la police. Ce chamane s'appelle Alexandre Gabychev. Après son arrestation, il fut reconduit dans sa région natale de Iakoutie, où la police locale, cette fois, le recherche pour un crime qu'il aurait commis.

L'écrivain et l'homme Franz Kafka est partout présent quand on arrête, quand on emprisonne et condamne à mort ou à la prison à vie des poètes, des écrivains, des artistes, ou qui que ce soit qui est déclaré coupable sans avoir

5. Liu XIAOBO, *Vivre dans la vérité*, Paris, Gallimard, 2012, p. 295-298.

commis de crime. Il est l'un des trois ou quatre auteurs les plus paradigmatiques de notre civilisation contemporaine avec Proust, Joyce sans aucun doute, et j'ajouterai Tagore, le premier et à ce jour l'unique prix Nobel de littérature de l'Inde. Proust, lui, a franchi le seuil du château et sans doute aussi la porte de la Loi, seuil préalable et obligé pour retrouver le temps perdu. L'un et l'autre pour d'autres raisons demeurèrent célibataires à l'exception du Kafka des deux dernières années qui s'installa avec Dora Dyamant, sans toutefois pouvoir se marier avec elle, à cause de l'orthodoxie juive, mais il s'installa pour mourir.

Le Messager et le récit de *La Muraille de Chine* sont d'une valeur toute particulière dans l'œuvre de Kafka. Étrange fascination pour la Chine dont témoigne cette dizaine de pages, que je propose d'explorer avec vous. Lisons le texte :

> Il était impensable de les laisser assembler bloc de pierre contre bloc de pierre durant des mois, ou même durant des années … L'absence complète de perspective liée à un travail aussi soutenu, que même une longue existence humaine n'aurait permis de conduire à son terme, les aurait désespérés [6].

Comme le dit Jean-Pierre Lefebvre dans sa notice de la Pléiade, il y a un nouvel élément qui nous semble capital, « le paradigme général de la *séparation* qui inspire le récit et lui donne une puissance d'extension considérable, proprement exemplaire du génie poétique de Kafka. » Un thème récurrent dans le récit est celui de la peur de l'invasion par les nomades ou barbares du Nord. Le texte de Kafka, « s'il résiste aux lectures herméneutiques 'spécialisées' (tout en profitant d'elles), c'est en raison de leurs disjonctions », poursuit avec beaucoup de finesse d'analyse, Lefebvre [7]. L'entrelacs de lectures possibles, comme pour tout grand texte, rend fascinant à plusieurs niveaux le récit, qui renforce aussi le caractère exotique mais aussi sans nul doute exogène du texte, dans lequel on retrouve certaines peurs dues à la chute de l'Empire austro-hongrois, si criant au printemps 1917, quand Kafka écrit ce Cahier C. On se souvient par ailleurs qu'à l'automne 1911, l'insurrection eut lieu en Chine du Sud, à partir de Shanghai, suivie de la proclamation de la République le 1er janvier 1912 par Sun Yat-Sen et l'abdication du dernier empereur. Toute cette effervescence révolutionnaire à quelques 10 000

6. Franz Kafka, *Nouvelles et récits, Œuvres Complètes* I, dir. par Jean-Pierre Lefebvre, traduction Jean-Pierre Lefebvre, Isabelle Kolinowski, Bernard Lortholary, Stéphane Pesnel, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2019, p. 643-664.

7. *Ibid.*, cf. Notice p. 1187 sq.

km de Vienne, puis la Guerre Mondiale et enfin l'effondrement de l'empire, situent le récit de Kafka comme un texte inchoatif, autrement dit cette prose nous situe au seuil d'un nouveau monde, qui n'est pas sans rappeler à nous l'aquarelle *Angelus Novus* de Paul Klee, peinte en 1920 (aujourd'hui au Musée national d'Israël, à Jérusalem). L'*Angelus Novus*, comme a pu le voir Walter Benjamin, est sur le point de « s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées [8].»

Mais revenons à *La Muraille de Chine*. Hegel était fasciné par le fait qu'en Chine, l'Empereur était tenu comptable des tremblements de terre [9].

Le narrateur est ici un des architectes secondaires de la muraille qui s'interroge sur la construction fractionnée de celle-ci, mais aussi sur la vision politique qui la sous-tend. Lisons :

> ce n'est pas parce que cela pourrait te nuire qu'il faut que tu renonces à réfléchir davantage, il n'est d'ailleurs pas du tout certain que cela puisse te nuire. Parler de nocivité ou d'innocuité n'a, en l'espèce, aucune pertinence. Il en ira de toi comme du fleuve du printemps. . . . nous autres Chinois possédons certaines institutions populaires et étatiques dont le fonctionnement est d'une remarquable clarté, tandis que celui de certaines autres demeure totalement obscur [10].

Au milieu du récit, Kafka évoque et convoque le mystérieux empereur dont nul ne connaît le nom, sans doute pas même son messager dans son célébrissime apophtegme *Eine kaiserliche Botschaft*, « un message impérial ». Tout le monde connaît la parabole. Un grand lecteur de Kafka, Élie Wiesel, disparu voici trois ans déjà, disait que le personnage le plus tragique de l'écrivain juif pragois n'était pas Joseph K., ni K. du *Château*, ni l'homme de la campagne, ce qui paraît étrange.

> Le personnage le plus tragique de Kafka, c'est celui qui n'arrive pas à délivrer son message. En relisant le texte, je me suis dit : il y a quand même quelque chose de pire. Ce qui est pire, c'est que le messager oublie à qui il doit remettre le message. J'ai relu le récit une troisième fois et je me suis reposé la question : qu'est-ce qui est pire ? C'est que le messager oublie le message. Est-ce tout ? Non, ce n'est pas

8. Franz KAFKA, « Thèses sur le concept d'histoire IX » (1940) *Essais III*, trad. par Maurice de GANDILLAC, Rainer ROCHLITZ et Pierre RUSCH, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », 2000.

9. *Ibid*. p. 1190.

10. Franz KAFKA, o*p. cit.*, p. 649-652.

> tout : c'est quand le messager oublie qu'il porte un message. Est-ce la fin ? Non, la fin, c'est lorsque le messager oublie de qui il porte le message [11].

Quelques années plus tard, Wiesel parvint à la conclusion que le pire c'est lorsque le message n'est pas reçu ; autrement dit, lorsque le messager a laissé les auditeurs indifférents. Mais cette sixième lecture n'est pas l'ultime, à mon sens. Nous pourrions ajouter une septième, voire davantage : l'échec le plus grave, c'est lorsque le message est détourné, dévoyé, trahi de son sens originel, et donc nié. Ce que nous appelons le négationnisme ou le révisionnisme. Oui, c'est cela le pire probablement. Nous sommes là au seuil d'un abîme, que de nombreux pays érigent pourtant en loi suprême. Nous n'en ferons pas la liste.

L'idée force de Kafka est en tout cas l'incommunicabilité entre l'empereur et ses sujets ; mais cette question est-elle dépassée dans la Chine actuelle comme dans tous les États totalitaires ou sous toutes les dictatures ?

À cet instant, abordons *Le Cavalier du seau* – très curieux titre français même s'il est proche du titre originel *Der Kübelreiter*. Comment comprendre à la lumière de l'actualité brûlante, toujours brûlante, souvent suffocante, l'œuvre qui nous concerne ici ? *Der Kübelreiter* – car nous préférons de loin le titre allemand à sa dernière traduction dans la Pléiade – fait trois pages mais sa force de symbole est impitoyable même si sa lecture et son analyse ne nous transforment pas immédiatement en une Mère Térésa ou en un docteur Albert Schweitzer. *Der Kübel*, d'abord, est en argot le nom donné par les prisonniers ou les soldats au seau hygiénique. Le pauvre hère créé par Kafka est dans sa masure et, nous dit le texte, « *Verbraucht alle Kohle* », tout le charbon est consommé ou consumé ; « vide, le seau ; absurde la pelle [12] ». « Le ciel, un bouclier d'argent qui s'oppose à toutes les prières [13]. Il me faut du charbon ; il n'est tout de même pas question que je meure de froid ; derrière moi, le poêle impitoyable ; devant moi, le ciel tout autant. »

> Pas encore désespéré par la nature humaine, voici notre homme enfourchant son seau vide pour courir à la porte du charbonnier, qu'il connaît par la force des choses depuis des années ainsi que sa femme. « Il faut que je m'en vienne comme le mendiant prêt à mourir sur le seuil en râlant de faim, et à qui la cuisinière de

11. Elie Wiesel, conférence du 5 septembre 1989, Paris, Fnac-Montparnasse, rapportée in Michaël de Saint Cheron, *Dialogues avec Elie Wiesel 1983-2000*, Parole et Silence, 2017, p. 177.

12. *Op. cit.*, p. 285.

13. Cette traduction est d'Alexandre Vialatte, *La Muraille de Chine*, Gallimard, Folio, p. 145.

> la belle demeure se décide à faire avaler le dernier marc de café. C'est de cette façon que le marchand, furieux mais irradié par le commandement 'Tu ne tueras point ! ', va bien être forcé de balancer une pelletée dans mon seau. » Arrivé à bon port, sur le pas de la porte du charbonnier, notre non-élu appelle : « Charbonnier ! » lui dis-je d'une voix forte et caverneuse, brûlée par le froid …, « s'il te plaît, charbonnier, donne-moi un peu de charbon. Mon seau est déjà si vide, que je peux m'en servir comme d'un cheval. Sois bon. Je te le paierai, dès que je pourrai. »

Cette fable tragique, une sorte de « Petite fille aux allumettes » réinventée par Kafka, ne nous y trompons pas, c'est la nôtre ; mais nous ne sommes pas à la place du pauvre homme mourant de froid – ou plus rarement – nous sommes tour à tour, au contraire, le charbonnier qui feint d'entendre le vent et finalement est ravi que sa femme fasse la sourde oreille à l'appel de la misère, mais aussi la charbonnière, fermée à toute pitié, à toute compassion.

Kafka veut inoculer un peu de responsabilité dans le cœur du charbonnier. Face au refus, et pire à la surdité rédhibitoire de la charbonnière : « Qu'est-ce qu'il veut donc, crie le charbonnier ? Rien, fait la femme. » Et Kafka poursuit, ce que je vais lire en allemand pour faire sonner le mot *Nichts* plus fort que notre rien : « *es ist ja nichts ; ich sehe nichts ; ich höre nichts* ; (Il n'y a rien, je ne vois rien ; je n'entends rien). »

Puis, le dernier mot de notre pauvre héros fait écho à notre propre surdité :

> Méchante ! … C'est une petite pelletée de ton plus mauvais charbon que je t'ai demandée, et tu ne me l'as pas donnée. Et là-dessus, je monte jusqu'aux régions des montagnes de glace et je m'y perds à tout jamais.

Combien de fois, en lisant le poignant livre d'Anne Karlan sur le destin de Lin Zhao, des paroles de Kafka m'envahissaient à travers les siennes si tragiques, venant du fond du désespoir. Que n'eût-elle connu Kafka au fond de ses geôles affreuses, soumise qu'elle fut aux tortures permanentes de ses gardiens !

En conclusion, je voudrais simplement reprendre les dernières lignes hallucinantes de *Devant la Loi*, citée d'ailleurs par Carlos dans son prologue à notre colloque « La loi du seuil ».

> Le gardien de la porte, sentant la fin de l'homme, lui rugit à l'oreille pour mieux atteindre son tympan presque inerte : « Ici nul autre que toi ne pouvait pénétrer, car cette entrée n'était faite que pour toi. Maintenant, je m'en vais et je ferme la porte. »

Les derniers mots ne nous plongent-ils pas dans un abîme de stupeur, voire de révolte ? Quoi ! la porte était ouverte toutes ces années, et l'homme de la campagne n'a pas pris sur lui d'y pénétrer, bravant les paroles du gardien ! Comment a-t-il pu rester sur le seuil d'une porte qui lui était de toute éternité prédestinée ? Comment le plus humble sujet de l'empereur mort, a-t-il pu lui aussi demeurer à sa fenêtre ou au seuil de sa masure, attendant qu'un improbable messager arrive à lui, porteur d'un improbable message ?

Le jour de Rosh Hashana, le Nouvel an juif, j'ai entendu une parole, qui m'était jusque-là inconnue de mon maître Levinas, que je voudrais relier au concept du seuil pour le transcender opiniâtrement. En 1976, Françoise Verny, qui fut une figure de l'édition française durant des décennies, l'invita sur France Culture, où elle lui posa notamment la question des questions parmi les plus éculées, mais à laquelle Levinas répondit avec génie : « Qu'est-ce qu'être juif pour vous ? »

Et le philosophe juif de répondre : « Dans le judaïsme, on ne commence pas par dire ce qu'est Dieu mais comment doit faire l'homme pour que ce mot ait un sens [14]. »

En répondant ainsi à Françoise Verny, Levinas a franchi l'impossible seuil des récits de Kafka que nous avons parcourus. Il apporte ici une éthique plus forte que tout discours théologique, car que peut le discours sur le divin si l'on est incapable d'être responsable de son prochain ?

Tous les personnages de Kafka sont placés dans des mondes où personne ne fait rien pour que le mot dieu ait encore un sens. La question n'est pas de savoir s'il est vain ou non d'y croire ; la question qui vaut d'être posée aux oreilles juives et éthiques de Levinas est : « comment doit faire l'homme pour que ce mot ait un sens » ?

Bibliographie

Camus, Albert, « L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka » in *Le Mythe de Sisyphe. Essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 211.

Kafka, Franz, « Thèses sur le concept d'histoire IX » (1940) *Essais III*, trad. par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », 2000.

Kafka, Franz, *Nouvelles et récits, Œuvres Complètes* I, dir. par Jean-Pierre

14. France Culture/INA, 14 novembre 1976.

LEFEBVRE, traduction Jean-Pierre LEFEBVRE, Isabelle KOLINOWSKI, Bernard LORTHOLARY, Stéphane PESNEL, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2019.
LOBO, Carlos, « La loi du seuil », in Jacqueline BERGERON, Marc CHEYMOL (dir), *D'un seuil à l'autre, approches plurielles, rencontres, témoignages*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2017, p. 45-62.
SAINT CHÉRON, Michaël de, *Dialogues avec Élie Wiesel 1983-2000*, Paris, Parole et Silence, 2017.
SCHMITT, Carl, *La Notion du politique : Théorie du partisan* (1932), traduction de l'allemand par Jean-Louis SCHLEGEL, Paris, Flammarion, « Champs », 1999.
XIAOBO, Liu, *Vivre dans la vérité*, trad. du chinois par Jean-Philippe BÉJA, Jérôme BONNIN, Hervé DENÈS, Guilhem FABRE, Marie Holzman, Geneviève IMBOT-BICHET, Célia LÉVI et Jean LÉVI, Paris, Gallimard, « Bleu de Chine », 2012.